La misère des maris

Tours

[18--]

Reel: 72 Title: 7

Control Number: AAT-3811
OCLC Number : 06978882
Call Number : W 381.54M F889 no. 3
Title : La misère des maris ; avec L'histoire plaisante des femmes qui battent leurs époux.
Imprint : Tours : Impr. de F.-Charles Placé, [18--]
Format : 10 p. ; 16 cm.
Note : Title from cover.
Subject : Chapbooks, French.



LA

MISÈRE DES MARIS,

AVEC

L'HISTOIRE PLAISANTE
DES FEMMES
QUI BATTENT LEURS ÉPOUX.

TOURS,

IMPRIMERIE DE F.-CHARLES PLACÉ,

Rue du Change, près de Saint-Martin.

LA

MISÈRE DES MARIS.

J'étais donc réservé, par l'arrêt du destin,
Au déplorable joug d'un malheureux hymen,
Et de mon doux repos la fortune jalouse
Voulut donc malgré moi me donner une épouse.
Pourquoi, si mes péchés émurent ton courroux,
Grand Dieu, n'uses-tu pas d'un châtiment plus doux?
Et puisqu'en un instant d'un seul éclat de foudre,
Tu peux quand il te plaît réduire tout en poudre,
Que ne m'effaces-tu du nombre des vivans,
Plutôt que de me joindre à ce roi des tyrans!
Eussé-je vu mes pieds attachés à la rame,
Quand la première fois j'aperçus une femme,
Ou que, pour le malheur du sexe masculin,
Dieu n'eût jamais créé d'animal si malin.
Avant ce triste oui, qu'une ardeur frénétique
Par un acte public rendit trop authentique,
Je vivais libre au gré de mes sobres désirs,
On me voyait jouir de mille doux plaisirs.
Dans un séjour aimé, que je regrette encore,
Chaque jour, au lever de la brillante aurore,
Je courais au sommet de nos riches coteaux
Ecouter les concerts qu'entonnaient les oiseaux.
Là, conduisant mes pas sur la tendre verdure,
J'admirais les beautés que produit la nature;

En portant mes regards à l'entour de ce lieu,
Tout ravissait mon âme et l'élevait à Dieu.
Le soleil avancé dessus notre hémisphère,
J'allais prendre le frais au bord d'une rivière,
Où jetant à loisir le trompeur hameçon,
J'amassais, pour dîner, un gros plat de poisson.
Venait-il un ami dedans ma solitude,
A le bien régaler je mettais mon étude,
Et tous deux, pleins de joie et sans craindre aucun bruit,
Nous mangions en repos ce que nous trouvions cuit.
Là, jetant le discours sur quelque trait d'histoire
Par égal intervalle on nous servait à boire,
Et Bacchus commençant à monter au cerveau,
Chacun l'un après l'autre entonnait un rondeau.
Dans la rude saison qui nous produit la glace,
Cet ami quelquefois m'entraînait à la chasse,
D'où revenant le soir, faméliques et las,
Notre propre butin nous donnait un repas.
Seul, comme assez souvent on est en lieu champêtre,
J'allais, un livre en main, m'asseoir dessous un hêtre,
D'où je voyais autour de leur heureux troupeau.
Les bergers folâtrer au son du chalumeau;
Ou bien de mon loisir faisant libertinage,
Je visitais alors quelqu'un du voisinage,
Qui me faisait l'hiver aussi bien qu'au printemps
Goûter en sa maison cent divertissemens;
Enfin, ne connaissant ni maître ni maîtresse,
Tantôt sur un cheval, tantôt sur une ânesse,

J'allais exempt de soins par tout le monde entier,
Le matin chez Patrat, et le soir chez Gautier.
Quelqu'injuste démon, quelque malin génie,
M'envia le bonheur de ce genre de vie,
Et, pour en arrêter le délectable cours,
M'alla jeter d'abord dans les folles amours.
A peine sur Doris eus-je porté ma vue,
Que d'un trouble inconnu mon âme fut émue ;
Le cœur ensorcelé par l'éclat de ses yeux,
Je courus lui porter mon encens et mes vœux.
L'ignorant en moi-même, hélas! combien de larmes
Me coûtaient tous les jours ses tyranniques charmes !
Après avoir poussé mille amoureux soupirs,
S'ensuivit un hymen, la fin de tous plaisirs,
Qui, sous le vain espoir d'un bonheur toujours stable,
Me rendit en effet à jamais misérable.
Depuis le jour fatal que j'engageai ma foi,
Il n'est plus de douceur ni de beau jour pour moi.
Que je sois à la ville ou bien à la campagne,
Partout le noir souci me suit et m'accompagne :
A peine le soleil éclaire-t-il les toits,
Que je me vois chargé de cent soins à la fois ;
D'abord il faut user du pouvoir despotique,
Assigner le travail à chaque domestique,
Envoyer l'un aux champs, l'autre chez un rentier,
Demander le produit d'un malheureux quartier ;
Du matin jusqu'au soir vivant dans l'esclavage,
Ne songer qu'au besoin d'un ruineux ménage,
Envoyer aujourd'hui la servante au moulin,

Demain faire encaver du bois ou bien du vin.
Heureux si, partageant ce travail nécessaire,
Ma femme à m'affliger n'était pas la première,
Et soumise en tous temps aux lois de la raison,
Ne faisait pas régner le diable à la maison;
Mais le moyen, hélas ! avec telle mégère,
De jouir du repos pendant une heure entière;
Me voit-on saluer la femme du voisin,
La mienne incontinent a du soupçon malin.
D'abord toute troublée en sa façon de vivre,
Aussitôt que je sors, la folle me fait suivre,
Et ne m'aurait-on vu qu'à l'église à genoux,
L'église à mon retour était un rendez-vous.
Dès-lors cent vains discours, cent ridicules plaintes,
Des douleurs d'estomac et des migraines feintes,
Qui, chez l'apothicaire, en juleps ou bolus,
Me coûtent tous les ans un beau nombre d'écus;
Un domestique alors, heurtant contre une pierre,
Brise-t-il par hasard un trop fragile verre,
Ma femme sur-le-champ, l'esprit plein de courroux,
Passe, sans y penser, de la menace aux coups.
Tout le ménage, triste et rempli d'épouvante,
Retentit des clameurs de cette extravagante,
Si bien que pour entendre un tel charivari,
La fuite est le conseil que doit prendre un mari.
Ainsi pendant qu'aux champs j'irai battre la gerbe,
Quelqu'amant, sous les pieds, me viendra couper l'herbe,
Fera tant et si bien, par ses soins assidus,
Que je serai bientôt mis au rang des cocus.

Alors me faudra-t-il obligé de me taire,
Elever des enfants dont je ne suis pas père,
Leur amasser du bien; et, pour comble d'ennui,
Me tuer, comme on dit, pour le plaisir d'autrui?
Retourné-je le soir du champ ou de la vigne;
Chercher le doux repos dont je serais si digne,
D'un enfant au berceau le haissable bruit
Me fait, les yeux ouverts, passer ainsi la nuit;
Fatigué du travail, si par fois je sommeille,
Vingt fois durant la nuit en sursaut il m'éveille.
Si bien que, pour finir l'ébauche de mon sort,
Ma vie est une vraie image de la mort.
Heureux, cent fois heureux celui qui, toujours sage,
D'une vaine beauté sut braver l'esclavage,
Et qui, loin de la femme, au milieu des déserts,
Ne songe qu'à servir l'auteur de l'univers!

HISTOIRE PLAISANTE

Des Femmes qui battent leurs Maris.

DAME CATIN ET SON MARI.

Merci de ma vie, d'où venez-vous, maraud que vous êtes? Qui vous a fait si hardi de sortir de la maison sans ma permission? Ne savez-vous

pas que je n'entends point cela, et que je vous avais commandé de faire le lit et de balayer la chambre ? et vous n'avez seulement pas mis le pot au feu. Il faut que je vous étrille, et que je vous fasse porter du bois à la cuisine. Allez laver les écuelles.—Ma femme, pardonnez-moi, s'il vous plaît, ç'a été le voisin qui m'a débauché.—Comment ! coquin que vous êtes, vous aurez du pied au cul et des coups de bâton, pour vous apprendre à m'obéir et à sortir de ma maison sans mon congé.

Mme MARGOT ET LE Sr PHILIPPO.

Hé bien ! petit marjolet, que dites-vous maintenant? il n'y a plus d'excuses recevables ; où sont vos promesses, que vous seriez si sage, que vous ne seriez jamais débauché ? Dernièrement ne vous défendis-je pas d'y retourner ? c'est se moquer de moi.—

Ma femme, je ferai mieux à l'avenir et vous rendrai humble service; je vous prie, ma bonne femme, d'excuser jeunesse. -- Que dites-vous, morveux? je vous ferai fléchir à mes commandemens; et pour vous apprendre à être sage, il faut que je vous traite en laquais, vous tirant l'oreille en souvenance de vos fautes, à condition que vous n'y retournerez jamais.

Mme LISON ET LE Sr POLICHINELLE.

Voyez ce vacher, ce belitre, sur ma foi, je t'apprendrai à faire gogaille; voyez si ce galant n'a pas bonne raison! Que diras-tu, ivrogne que tu es? Où sont les promesses que tu me faisais lorsque je te fis l'honneur de te prendre en mariage, que tu serais sage, et ne ferais rien contre mes commandemens! et tu n'en fais nenni, hélas! nenni, dit-elle encore plus fort.

RÉPONSE ÉPIGRAMMATIQUE

D'un Quidam à ses amis, qui lui conseillaient de se marier.

Amis, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose ;
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose :
On y doit penser mûrement.
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute la vie.

FIN.



